

Une vie au service de l'histoire Entrevue avec Marcel Trudel

Alyne LeBel et Yves Beauregard

Volume 4, numéro 1, printemps 1988

Le séminaire de Québec, phare de la culture française en Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

LeBel, A. & Beauregard, Y. (1988). Une vie au service de l'histoire : entrevue avec Marcel Trudel. *Cap-aux-Diamants*, 4(1), 41-43.

UNE VIE AU SERVICE DE L'HISTOIRE

ENTREVUE AVEC MARCEL TRUDEL

par Alyne LeBel et Yves Beauregard*

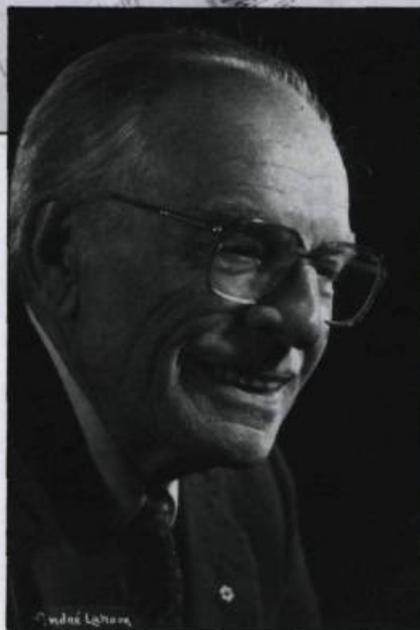
Cap-aux-Diamants – *Comment un historien en vient-il à écrire ses mémoires? Est-ce que vous croyez au genre comme tel?*

Marcel Trudel – Je dirais d'abord que je n'y crois pas. Quand on écrit ses mémoires on ne dit pas tout. Il faut ménager les contemporains qui vivent encore, ceux avec qui on a travaillé ou avec qui on s'est disputé. Et quand ils sont morts, on ne peut pas les attaquer parce que c'est tout à fait indécent. C'est un peu ce qu'a fait le chanoine Lionel Groulx dans ses *Mémoires*, et c'est la partie qu'on lui reproche. Au lieu de réfuter leur conduite, il faut tenter de l'expliquer. Écrire ses mémoires demeure une entreprise très partielle. C'est soi-même qu'on décrit, pas nécessairement en voulant s'embellir. Mais inconsciemment, on écarte tout ce qui pourrait prêter à polémique de sorte que personnellement je ne crois pas trop à ce genre. Si j'ai écrit mes mémoires, c'est plutôt pour répondre à un projet formulé par un groupe d'amis. Pendant des mois nous avons enregistré énormément de souvenirs. Un éditeur s'était montré intéressé, puis s'est finalement désisté. Avec ce matériel, j'ai donc décidé de faire un exercice de littérature sous forme de récit.

CAD – *Pensez-vous que le document qui en a résulté peut-être considéré comme un témoignage sur une époque révolue?*

MT – Justement, j'ai voulu non pas tout raconter l'individu, parce que l'individu lui-même va intéresser sa famille, ses amis, ses proches, plutôt que le grand public. J'ai plutôt cherché à décrire la société dans laquelle j'ai vécu, une société tellement différente de celle d'aujourd'hui par la mentalité des gens, leurs habitudes, leur langage, leur comportement en général. Et heureusement, je me rends compte par les critiques que j'ai eues jusqu'à maintenant que c'est ce qui a frappé les lecteurs.

Si je raconte ma vie, par exemple la première partie de ma carrière, c'est que j'estime important que les jeunes d'aujourd'hui sachent comment nous avons



L'historien Marcel Trudel au moment de la parution de ses *Mémoires*, à l'automne 1987. (Photo: André Larose).

été élevés, quelle vie nous avons connue dans la famille. Ainsi, à cette époque, prendre un enfant sur ses genoux était inconvenant. Chez-nous, mes parents nous embrassaient seulement au Jour de

Une sélection de quelques titres parmi la trentaine d'ouvrages publiés au cours de la fructueuse carrière de Marcel Trudel. (Service des ressources pédagogiques, Université Laval).

l'An. Quand je me suis marié, je suis entré dans une famille où tout le monde s'embrassait le soir avant d'aller se coucher. Cela a été pour moi un choc culturel. Chez moi on se disait bonsoir et puis c'était fini. Il n'y avait pas cette communication que l'on trouve aujourd'hui. C'est un autre monde et il fallait le raconter, comme cet autre monde qu'était la vie de collège à l'époque. Un monde tout de rigueur! La messe tous les matins, les billets de confession, les défilés en silence dans les corridors. Quiconque osait parler dans ces moments recevait une mauvaise note. Un régime sévère mais extrêmement formateur.

Mais je n'ai pas voulu présenter un tableau uniquement sombre. J'ai essayé de présenter un compte rendu juste et, en

*Membres du comité de rédaction



Vue du Collège Séraphique de Trois-Rivières où Marcel Trudel compléta la première moitié de son cours classique, de 1930 à 1935. (Archives des Franciscains, Montréal).

ce sens, j'avais réellement le sentiment de faire de l'histoire.

CAD – *Si on parlait de votre expérience comme fondateur de l'Institut d'histoire de l'Université Laval, en 1947.*

MT – Cela a vraiment été une époque charnière. Trois instituts sont nés en même temps. Jusque là, l'histoire n'était pas organisée. Chacun faisait de l'histoire comme il pouvait. Il y avait de très bons ouvriers et d'autres qui défendaient des causes très précises comme Lionel Groulx. Il y a toute une génération, comme moi et Guy Frégault, par exemple, qui n'étaient pas du tout formés pour devenir historien. Nous avions une formation en littérature. En outre, il fallait recruter les étudiants un à un. La première année je n'ai eu qu'un seul étudiant. L'année suivante trois.

CAD – *Mais étant à la naissance de l'Institut d'histoire est-ce qu'on pourrait vous qualifier de chef d'école?*

MT – Il n'y a pas eu d'école de Québec au sens rigoureux comme il y en a eu une à Montréal. À Montréal, l'école de Maurice Séguin a vraiment existé. Il avait un schème de pensée très précis, il l'imposait et n'acceptait rien d'autre. Ses étudiants se sont ensuite répandus dans les collèges où ils ont continué à enseigner du Séguin et ils l'enseignent encore. À Québec, chaque professeur avait ses explications. L'étudiant restait lui-même et donnait ses interprétations comme il le voulait.

CAD – *Du côté des méthodes?*

MT – De ce point de vue il y aurait en fait une école de Québec. Dès le début je me suis appliqué à enseigner une méthode qui s'est répandue et se répand encore.

CAD – *Et l'esprit critique. On se rappelle les fameux séminaires à l'université où*

les étudiants des autres universités sortaient en pleurant parfois?

MT – Je pense que l'esprit critique que j'ai rendu à la mode a continué. J'étais très très critique. Les tenants de la «belle histoire», de l'histoire éloquente, me l'ont d'ailleurs reproché à plusieurs reprises au cours de ma carrière. Dès le début je disais aux étudiants qu'il faut une attitude critique non seulement devant le fait historique mais aussi devant le professeur. Il n'est pas sûr que ce que dit le professeur est vrai. Défiez-vous du professeur. Un étudiant qui à l'examen démolissait mon cours se méritait une note forte. Je me disais: «celui-là est historien».

CAD – *Quand on a fait une carrière de près de 40 ans dans l'enseignement qu'est-ce qu'on pense de l'histoire aujourd'hui?*

MT – C'est une question dangereuse pour l'historien passionné qui travaille tous les jours encore. D'autre part, il y a le professeur fatigué, qui ne voulait plus corriger les mêmes erreurs d'étudiants, d'une année à l'autre. Après 40 ans, le professeur a hâte de laisser tomber. Je songeais à prendre ma retraite, j'avais des travaux en marche et je voyais filer les années.

CAD – *Sentez-vous que l'histoire progresse?*

MT – Je suis convaincu que l'histoire progresse et que les méthodes se sont développées de façon surprenante, à tel point que je n'arrive plus à les suivre. Je lis des articles et je m'étonne. Je n'accepte pas tout parce que je ne comprends pas toujours. Je suis heureusement étonné des propos, des méthodes, des objets de recherches. Prenez les questions qu'on étudie aujourd'hui et celles d'il y a 40 ans! C'est tout à fait différent; et c'est aussi très heurté. On ne craint pas aujourd'hui d'affronter l'autorité. Autrefois on y aurait

mis énormément plus de nuances et plus de craintes aussi. Aujourd'hui on y va carrément.

Il y a certainement un progrès remarquable de la pratique chez les nouveaux historiens. Mais je reproche aux historiens de la génération actuelle de n'avoir pas la culture suffisante pour vraiment pousser à fond. Il y a beaucoup de choses qui leur échappent faute de cette sensibilité que donne la culture.

CAD – *Quelle serait selon vous la formation idéale pour un historien?*

MT – Il faudrait qu'il ait fait de tout! Une solide culture classique, de l'économie, de la géographie, des arts, de la musique jusqu'à un certain point. L'ancien système nous préparait un peu à tout, nous ouvrait sur tout. De sorte qu'on avait de petites fenêtres sur tous les sujets possibles. Et cette formation est nécessaire en histoire parce que si vous voulez aborder une société, il faut une culture très vaste. Si le régime scolaire ne donne pas cette culture, aujourd'hui, il faut que l'historien se la donne.

CAD – *Chez les jeunes historiens, que pensez-vous de la tendance récente à se tourner de plus en plus vers l'ébauche de grandes théories?*

MT – Cela m'a toujours fait peur. On aborde l'histoire, et après on peut tenter de dégager des théories explicatives. Aborder l'histoire avec une théorie, c'est commencer du mauvais côté.

CAD – *Qu'est-ce que vous pensez de la place de l'histoire aujourd'hui?*

MT – Je pense qu'elle est très importante. Les gens lisent beaucoup de biographies. Actuellement, l'histoire est partout très bien traitée. Chez nous on abuse moins de l'histoire comme argument. Quand j'ai commencé ma carrière, c'était terrible. C'est pour cela que la moindre petite chose que vous changiez à l'histoire entraînait des remous considérables. Quand il s'agissait de ramener Champlain à des dimensions humaines, ou Frontenac ou les missionnaires à leur rôle réel, vous détruisiez l'argumentation traditionnelle.

CAD – *D'un autre côté, si on consulte le Devoir des années 50 ou 60, on y retrouve assez régulièrement Lionel Groulx ou Michel Brunet. Aujourd'hui, les historiens paraissent beaucoup moins sollicités. Est-ce aussi votre avis?*

MT – Ce n'est pas la meilleure chose pour un historien de s'impliquer dans la politique. L'historien, quand on en fait un guide ou un prophète, fausse un peu son métier.

Brunet n'a pas toujours été pris au sérieux justement parce qu'il intervenait à tout instant sur la scène politique.

CAD – *Mais est-ce qu'il n'y a pas un risque avec ce système que les historiens deviennent des êtres tellement absents qu'on en vient à les oublier complètement?*

MT – Non, parce qu'on recourt à eux de façon moins visible mais fréquente. On est appelé à siéger dans les Commissions comme consultant. Ce ne sont pas des implications directes. Je n'accepterai pas d'entrer comme consultant dans un parti politique. Il y a beaucoup d'historiens qui sont continuellement consultés de cette façon là. Évidemment, ils ne sont pas sur la scène publique à faire des grandes déclarations.

CAD – *Comment voyez-vous les relations entre les historiens de formation et les historiens du dimanche?*

MT – L'historien professionnel se sent heurté par les défauts de certains historiens amateurs. Il ne se sent pas à l'aise avec ces gens là. Néanmoins, il doit vivre avec les amateurs. Parce que parmi ces historiens, il y en a de très bons, et d'autres qui ont des idées extrêmement intéressantes que n'ont pas toujours les historiens professionnels. C'est le même cas dans les relations professeurs/étudiants. Il y a des étudiants qui vous arrivent avec des problèmes, des questions auxquelles on aurait jamais pensé!

CAD – *Croyez-vous que la formation universitaire actuelle est adaptée aux besoins du marché du travail? Que pensez-vous de la multiplication des doctorats?*

MT – Il est dommage que dans les CE-GEPS on n'exige pas un diplôme élevé. On devrait exiger non seulement la maîtrise mais encourager le doctorat. À l'université, les postes sont tous remplis, de sorte que ceux qui préparent leur docto-



*Charles Chéniquay, sujet d'une importante étude biographique de l'historien Trudel en 1955.
(Photo: A. Boisseau, Archives du Séminaire de Québec).*

rat n'ont pas beaucoup d'avenir. À ceux qui s'inquiètent de leur avenir, je leur dis que d'ici cinq ans beaucoup de changements surviendront dans les universités à cause des mises à la retraite. Ceux qui auront leur doctorat seront prêts à entrer. C'est une situation très difficile, compliquée par des questions salariales. Certains professeurs du secondaire gagnent plus que des professeurs d'université.

CAD – *Vous avez déjà écrit dans Initiation à la Nouvelle-France qu'il y avait des sujets à traiter pour un siècle à venir. Selon vous, à quoi devrait-on s'intéresser maintenant?*

MT – Notre XVIIIème siècle n'a pas encore été étudié à fond. On connaît assez bien le XVIIème siècle. Je fouille, et je me rends compte que je n'apporte pas grand

chose aux connaissances. De 1700 à 1760, qu'est-ce qu'on a en histoire à l'exception des travaux de Frégault? Toute une période reste à étudier. Je souhaiterais que des historiens se lancent dans ce domaine là. J'ai entamé une histoire de la Nouvelle-France et il me sera absolument impossible de me rendre jusqu'en 1760. Je cherche des gens qui pourraient produire les volumes du XVIIIème siècle et j'ai toutes les peines du monde, je n'en trouve pas. S'il y en avait une dizaine, je pourrais en choisir 2 ou 3.

CAD – *Qu'est-ce que vous pensez de la vulgarisation en histoire?*

MT – Elle est nécessaire à condition d'être bien faite, bien écrite. Il faut des vulgarisateurs qui se présentent sans prétention, non des professionnels qui jettent de la poudre aux yeux par des références mal foutues. Un vulgarisateur honnête qui écrit bien et qui fait revivre l'histoire, ce n'est pas un concurrent, c'est un autre historien.

CAD – *Est-ce que le niveau de langage des historiens était plus accessible il y a quelques années?*

MT – Oui. Les jeunes historiens ont tendance à employer un langage trop professionnel, un peu comme les psychologues quand ils publient. Si l'historien emploie un langage trop difficile, il ne se fait pas comprendre. C'est ce que j'ai remarqué chez certains jeunes historiens d'aujourd'hui. Je pense à quelques articles de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Ils écrivent pour qui ces gens là? Même avec toute la culture et toute l'ouverture d'esprit possible, c'est exagéré! Ces gens qui veulent se donner un air profond, ils ne sont pas sérieux. On n'écrit pas pour se donner un air profond. On écrit pour expliquer quelque chose. Il faut être simple, il faut être naturel. ♦

L'entrevue accordée à Cap-aux-Diamants a été réalisée le 2 décembre 1987.

robert pinault architecte
6 JARDINS MÉRICI, SUITE 616, QUÉBEC, QUÉ., G1S 4N7 TÉL.: (418)683-1753

Jean Côté
Gilles Bolduc
Gaétan Dumas
Serge Gosselin
Michel Richard

**JEAN COTE & ASSOCIES
ARCHITECTES M.O.A.O.**

171 rue St-Paul, espace 101,
Québec (Qué.) G1K 3W2 Tél.: (418) 692-0861